

ROMAIN ROLLAND

Jean-Christophe

II. — LE MATIN

VINGT-HUITIÈME ÉDITION



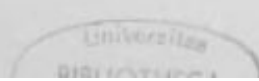
PARIS

Société d'Éditions Littéraires et Artistiques

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSÉE D'ANTIN, 50

Tous droits réservés.



Jean-Christophe Le Matin

Romain Rolland



Paul Ollendorff, Paris, 1904

Exporté de Wikisource le 30/10/2016

Jean-Christophe

LE MATIN

La mort de Jean-Michel

Otto

Minna

I

LA MORT DE JEAN-MICHEL

Quelques années ont passé. Christophe va avoir onze ans. Il continue son éducation musicale. Il apprend l'harmonie avec Florian Holzer, l'organiste de Saint-Martin, un ami de grand-père, qui est un homme très savant, et qui lui enseigne que les accords, les successions d'accords qu'il aime le mieux, des harmonies qui lui caressent doucement l'oreille et le cœur, et qu'il ne peut entendre sans qu'un petit frisson lui coure le long de l'échine, sont mauvais et défendus. Quand il demande pourquoi, il n'y a d'autre réponse, sinon que c'est ainsi : la règle les défend. Comme il est naturellement indiscipliné, il ne les en aime que mieux. Sa joie est d'en trouver des exemples chez les grands musiciens qu'on admire, et de les apporter à grand-père, ou à son maître. À cela, grand-père répond que, chez les grands musiciens, c'est admirable, et que Beethoven ou Bach pouvaient tout se permettre. Le maître, moins

conciliant, se fâche, et dit aigrement que ce n'est pas ce qu'ils ont fait de mieux.

Christophe a ses entrées aux concerts et au théâtre ; il apprend à toucher un peu de tous les instruments. Il est même d'une jolie force déjà sur le violon ; et son père a imaginé de lui faire donner un pupitre à l'orchestre. Il y tient si bien sa partie, qu'après quelques mois de stage, il a été nommé officiellement second violon du *Hof Musik Verein*. Ainsi, il commence à gagner sa vie ; et ce n'est pas trop tôt ; car les affaires se gâtent de plus en plus à la maison. L'intempérance de Melchior a empiré, et le grand-père vieillit.

Christophe se rend compte des tristesses de la situation ; il a déjà l'air sérieux et soucieux d'un petit homme. Il s'acquitte vaillamment de sa tâche, bien qu'elle ne l'intéresse guère, et qu'il tombe de sommeil, le soir, à l'orchestre, parce qu'il est tard, et qu'il s'ennuie. Le théâtre ne lui cause plus l'émotion d'autrefois, quand il était petit. Quand il était petit, — il y a quatre ans de cela, — sa suprême ambition eût été d'occuper cette place, où il est aujourd'hui. Aujourd'hui, il n'aime pas la plupart des musiques qu'on lui fait jouer ; il n'ose pas encore formuler son jugement sur elles : au fond, il les trouve sottes ; et quand, par hasard, on joue de belles choses, il est mécontent de la bonhomie avec laquelle on les joue : les œuvres qu'il aime le mieux finissent par ressembler à ses voisins, ses collègues de l'orchestre, qui, le rideau tombé, lorsqu'ils ont fini de souffler ou de gratter, s'épongent en souriant, et racontent tranquillement leurs petites histoires, comme s'ils venaient de faire une heure de gymnastique. Il a aussi revu de près son ancienne passion, la chanteuse blonde aux pieds nus ;

il la rencontre souvent, pendant l'entr'acte, à la restauration. Comme elle sait qu'il a été amoureux d'elle, elle l'embrasse volontiers ; il n'en éprouve aucun plaisir : il est dégoûté par son fard, son odeur, ses bras énormes, et sa voracité ; il la hait maintenant.

Le grand-duc n'oubliait pas son pianiste ordinaire : non que la modique pension qu'il lui attribuait pour ce titre lui fût exactement payée, — il fallait toujours la réclamer ; — mais, de temps en temps, Christophe recevait l'ordre de se rendre au château, quand il y avait des invités de marque, ou bien, tout simplement, quand il prenait fantaisie à Leurs Altesses de l'entendre. C'était presque toujours le soir, à des heures où Christophe eût voulu rester seul. Il fallait tout laisser, et venir en toute hâte. Parfois, on le faisait attendre dans une antichambre, parce que le dîner n'était pas fini. Les domestiques, habitués à le voir, lui parlaient familièrement. Puis, on l'introduisait dans un salon, plein de glaces et de lumières, où des personnes gourmées le dévisageaient avec une curiosité blessante. Il devait traverser la pièce trop cirée, pour aller baiser la main de Leurs Altesses ; et plus il grandissait, plus il devenait gauche ; car il se trouvait ridicule, et son orgueil souffrait.

Ensuite, il se mettait au piano, et il devait jouer pour ces imbéciles : — il les jugeait tels. — Il y avait des moments où l'indifférence environnante l'oppressait tellement, pendant qu'il jouait, qu'il était sur le point de s'arrêter net au milieu du morceau. L'air manquait autour de lui ; il était comme asphyxié ; il tombait dans le vide. On le comblait de félicitations, quand il avait fini ; on l'assommait de

compliments ; on le présentait de l'un à l'autre, Il pensait qu'on le regardait comme un animal curieux, qui faisait partie de la ménagerie du prince, et que les éloges s'adressaient plus à son maître qu'à lui. Il se croyait avili, et il devenait d'une susceptibilité malade, dont il souffrait d'autant plus, qu'il n'osait pas la montrer. Il voyait une offense dans les façons d'agir les plus simples : si l'on riait dans un coin du salon, il se disait que c'était de lui ; et il ne savait pas si c'était de ses manières, ou de son costume, ou de son physique : de ses pieds, de ses mains, qu'on se moquait. Tout l'humiliait : il était humilié si on ne lui parlait pas, humilié si on lui parlait, humilié si on lui donnait des bonbons, comme à un enfant, humilié surtout si le grand-duc, comme il arrivait parfois, avec un sans-façon princier, le renvoyait en lui mettant une pièce d'or dans la main. Il était malheureux d'être pauvre, d'être traité en pauvre. Un soir, rentrant chez lui, l'argent qu'il avait reçu lui pesait si fort, qu'il le jeta en passant par le soupirail d'une cave. Et puis, immédiatement après, il eût fait des bassesses pour le ravoïr ; car, à la maison, on devait plusieurs mois au boucher.

Ses parents ne se doutaient guère de ces souffrances d'orgueil. Ils étaient ravis de sa faveur auprès du prince. La bonne Louisa ne pouvait rien imaginer de plus beau pour son garçon, que ces soirées au château, dans une société magnifique. Pour Melchior, c'était un sujet de vanteries continuelles avec ses amis. Mais le plus heureux était grand-père. Il affectait bien l'indépendance, l'humeur frondeuse, le mépris des grandeurs ; mais il avait une admiration naïve pour l'argent, le pouvoir, les honneurs, toutes les distinctions

sociales ; et c'était une fierté sans pareille pour lui de voir son petit-fils approcher ceux qui y participaient : il en jouissait, comme si cette gloire rejaillissait sur lui ; et malgré tous ses efforts pour rester impassible, son visage rayonnait. Les soirs où Christophe allait au château, le vieux Jean-Michel s'arrangeait toujours pour rester chez Louisa, sous un prétexte ou sous un autre. Il attendait le retour de son petit-fils avec une impatience d'enfant ; et, quand Christophe rentrait, il commençait par lui adresser, d'un air détaché, quelques questions indifférentes, comme :

— Et bien ? cela a marché, ce soir ?

Ou des insinuations affectueuses, comme :

— Voici notre petit Christophe, qui va nous raconter quelque chose de nouveau.

Ou bien quelque compliment ingénieux, afin de l'amadouer :

— Salut à notre jeune gentilhomme !

Mais Christophe, maussade et irrité, répondait à peine par un : « Bonsoir ! » très sec, et allait boudier dans un coin. Le vieux insistait, posait des questions plus précises, auxquelles l'enfant ne répondait que par oui ou par non. Les autres se mettaient de la partie, demandaient des détails : Christophe se renfrognait de plus en plus ; il fallait lui arracher les mots de la bouche, jusqu'à ce que Jean-Michel, furieux, s'emportât, et lui dît des paroles blessantes. Christophe ripostait très peu respectueusement ; et cela finissait par une grosse fâcherie. Le vieux s'en allait, en faisant battre la porte. Ainsi Christophe gâtait toute la joie de ces pauvres gens, qui ne comprenaient rien à sa mauvaise humeur. Ce n'était pas leur faute s'ils

étaient domestiques dans l'âme, et ne se doutaient pas qu'on put être autrement.

Christophe se repliait donc en lui ; et, sans juger les siens, il sentait un fossé entre eux et lui. Il s'exagérait sans doute ce qui les séparait ; et, malgré leurs différences de pensées, il est bien probable qu'il se fût fait comprendre, s'il avait réussi à leur parler intimement. Mais chacun sait qu'il n'est rien de plus difficile qu'une intimité absolue entre enfants et parents, même quand il y a des uns aux autres la plus tendre affection ; car, d'une part, le respect décourage les confidences ; de l'autre, l'idée souvent erronée de la supériorité de l'âge et de l'expérience empêche d'attacher assez de sérieux aux sentiments de l'enfant, aussi intéressants parfois que ceux des grandes personnes, et presque toujours plus sincères.

La société que Christophe voyait chez lui et les conversations qu'il entendait l'éloignaient encore davantage des siens.

Il venait là les amis de Melchior, pour la plupart musiciens de l'orchestre, buveurs et célibataires ; ils n'étaient pas de mauvaises gens, mais vulgaires ; ils faisaient trembler la maison de leurs rires et de leurs pas. Ils aimaient la musique, mais en parlaient avec une bêtise révoltante. La grossièreté indiscrete de leur enthousiasme blessait à vif la pudeur de sentiment de l'enfant. Quand ils louaient ainsi une œuvre qu'il aimait, il lui semblait qu'on l'outrageait lui-même. Il se raidissait, blêmait, prenait un air glacial, affectait de ne pas s'intéresser à la musique ; il l'eût haïe, si c'eût été possible. Melchior disait de lui :

— Cet individu n'a pas de cœur. Il ne sent rien. Je ne sais

pas de qui il tient.

Parfois ils chantaient ensemble de ces chants germaniques à quatre voix, — à quatre pieds, — qui, toujours semblables à eux-mêmes, s'avancent lourdement, avec une niaiserie solennelle, et de plates harmonies. Christophe se réfugiait alors dans la chambre la plus éloignée et injuriait les murs.

Grand-père avait aussi ses amis : l'organiste, le tapissier, l'horloger, la contrebasse, de vieilles gens bavardes, qui ressassaient toujours les mêmes plaisanteries et se lançaient dans d'interminables discussions sur l'art, sur la politique, ou sur les généalogies des familles du pays, — bien moins intéressés par les sujets dont ils parlaient, qu'heureux de parler et de trouver à qui parler.

Quant à Louisa, elle voyait seulement quelques voisines, qui lui rapportaient les commérages du quartier, et de loin en loin, quelque « bonne dame », qui, sous prétexte de s'intéresser à elle, venait retenir ses services pour un dîner prochain, et s'arrogeait une surveillance sur l'éducation religieuse des enfants.

Mais de tous les visiteurs, nul n'était plus antipathique à Christophe, que son oncle Théodore. C'était le beau-fils de grand-père, le fils d'un premier mariage de grand-mère Clara, la première femme de Jean-Michel. Il faisait partie d'une grande maison de commerce, qui avait des affaires avec l'Afrique et l'Extrême-Orient. Il réalisait bien le type d'un de ces Allemands nouveau style, qui affectent de répudier avec des railleries le vieil idéalisme de la race, et, grisés par la victoire, ont pour la force et le succès un culte qui montre qu'ils ne sont pas habitués à les voir de leur côté. Mais, comme

il est difficile de transformer sur le champ la nature séculaire d'un peuple, l'idéalisme refoulé ressortait à tout moment dans le langage, les façons, les habitudes morales, les citations de Goethe à propos des moindres actes de la vie domestique ; et c'était un singulier mélange de conscience et d'intérêt, un effort bizarre pour accorder l'honnêteté de principes de l'ancienne bourgeoisie allemande avec le cynisme de ces nouveaux condottieri de magasin : mélange qui ne laissait pas d'avoir une odeur d'hypocrisie assez répugnante, — aboutissant à faire de la force, de la cupidité, et de l'intérêt allemands le symbole de tout droit, de toute justice, et de toute vérité.

La loyauté de Christophe en était profondément blessée. Il ne pouvait juger si son oncle avait raison ; mais il le détestait, il sentait en lui l'ennemi. Le grand-père n'aimait pas cela non plus, et il se révoltait contre ces théories ; mais il était vite écrasé dans la discussion par la parole facile de Théodore, qui n'avait point de peine à tourner en ridicule la généreuse naïveté du vieux. Jean-Michel finissait par avoir honte de son bon cœur ; et, pour montrer qu'il n'était pas aussi arriéré qu'on croyait, il s'essayait à parler comme Théodore : cela détonnait dans sa bouche, et il en était lui-même gêné. Quoi qu'il pensât d'ailleurs, Théodore lui en imposait ; il éprouvait du respect pour une habileté pratique, qu'il enviait d'autant plus qu'il s'en savait absolument incapable. Il rêvait pour un de ses petits-fils une situation semblable. C'était aussi l'intention de Melchior, qui destinait Rodolphe à suivre les traces de son oncle. Aussi, tout le monde dans la maison s'ingéniait à flatter le parent riche, dont on attendait des services. Celui-ci, se voyant

nécessaire, en profitait pour trancher en maître ; il se mêlait de tout, donnait son avis sur tout, et ne cherchait pas à cacher son parfait mépris pour l'art et les artistes ; il l'affichait plutôt, pour le plaisir d'humilier ses parents musiciens ; et il se livrait, sur le compte des uns et des autres, à de mauvaises plaisanteries, dont on riait lâchement.

C'était surtout Christophe, qui était pris pour cible des railleries de son oncle ; et il n'était pas patient. Il se taisait, et serrait les dents, l'air mauvais. L'autre s'amusait de sa rage muette. Mais, un jour qu'à table Théodore le tourmentait plus que de raison, Christophe, hors de lui, lui cracha au visage. Ce fut une affaire épouvantable. L'outrage était si inouï, que l'oncle en resta d'abord muet de saisissement ; puis la parole lui revint, avec un torrent d'injures. Christophe, pétrifié sur sa chaise par l'horreur de son action, recevait sans les sentir les coups qui pleuvaient sur lui ; mais quand on voulut le traîner à genoux devant l'oncle, il se débattit, bouscula sa mère, et se sauva hors de la maison. Il ne s'arrêta, dans la campagne, que lorsqu'il ne put plus respirer. Il entendait des voix qui l'appelaient au loin ; et il se demandait s'il ne conviendrait pas qu'il se jetât dans le fleuve, faute de pouvoir y jeter son ennemi. Il passa la nuit dans les champs. Vers l'aube, il alla frapper à la porte de son grand-père. Le vieux était si inquiet de la disparition de Christophe, — il n'en avait pas dormi, — qu'il n'eut pas le courage de le gronder. Il le ramena à la maison, où on évita de lui rien dire, parce qu'on vit qu'il était toujours dans un état de surexcitation ; et il fallait le ménager ; car il jouait le soir au château. Mais Melchior l'assomma, pendant plusieurs semaines, par les doléances qu'il faisait, —

en affectant de ne s'adresser à personne en particulier, — sur la peine qu'on prenait pour donner des exemples de vie irréprochable et de belles manières à des êtres indignes, qui vous déshonoraient. Et quand l'oncle Théodore le rencontrait dans la rue, il détournait la tête, et se bouchait le nez, avec toutes les marques du plus profond dégoût.

Le peu de sympathie qu'il trouvait à la maison, faisait qu'il y restait le moins possible. Il souffrait de la contrainte perpétuelle qu'on cherchait à lui imposer : il y avait trop de choses, trop de gens, qu'il fallait respecter, sans qu'il fût permis de discuter pourquoi ; et Christophe n'avait pas la bosse du respect. Plus on tâchait de le discipliner, et de faire de lui un brave petit bourgeois allemand, plus il éprouvait le besoin de s'affranchir. Son plaisir eût été, après les mortelles séances, ennuyeuses et guindées, qu'il passait à l'orchestre ou au château, de se rouler dans l'herbe comme un poulain, de glisser du haut en bas de la pente gazonnée avec sa culotte neuve, ou de se battre à coups de pierres avec les polissons du quartier. S'il ne le faisait pas plus souvent, ce n'est pas qu'il fût arrêté par la peur des reproches et des claques ; mais il n'avait pas de camarades : il ne réussissait pas à s'entendre avec les autres enfants. Même les gamins des rues n'aimaient pas à jouer avec lui, parce qu'il prenait le jeu trop au sérieux, et qu'il donnait des coups trop fort. De son côté, il avait pris l'habitude de rester enfermé, à l'écart des enfants de son âge : il avait honte de n'être pas adroit au jeu et n'osait se mêler à leurs parties. Alors, il affectait de ne pas s'y intéresser, bien qu'il brûlât d'envie qu'on l'invitât à jouer. Mais on ne lui disait rien ; et il s'éloignait, navré, avec un air indifférent.

Sa consolation était de vagabonder avec l'oncle Gottfried, quand celui-ci était au pays. Il se rapprochait de lui de plus en plus, et il sympathisait avec son humeur indépendante. Il comprenait si bien, maintenant, le plaisir que Gottfried trouvait à courir sur les chemins, sans être lié nulle part ! Souvent, ils allaient ensemble, le soir, dans la campagne, sans but, droit devant eux ; et comme Gottfried oubliait toujours l'heure, on revenait très tard, et on était grondé. La joie était de s'esquiver, la nuit, pendant que les autres dormaient. Gottfried savait que c'était mal ; mais Christophe le suppliait : et lui-même ne pouvait résister au plaisir. Vers minuit, il venait devant la maison, et sifflait d'une façon convenue. Christophe s'était couché tout habillé. Il se glissait du lit, ses souliers à la main ; et, retenant son souffle, il rampait avec des ruses de sauvage jusqu'à la fenêtre de la cuisine, qui donnait sur la route. Il montait sur la table ; Gottfried le recevait de l'autre côté, sur ses épaules. Ils partaient, heureux comme des écoliers.

Quelquefois, ils allaient retrouver Jérémie, le pêcheur, un ami de Gottfried ; et on filait dans sa barque, au clair de lune. L'eau s'égouttant des rames faisait de petits arpèges, des notes chromatiques. Une vapeur de lait tremblait à la surface du fleuve. Les étoiles frissonnaient. Les coqs se répondaient de l'une à l'autre rive ; et parfois on entendait, dans les profondeurs du ciel, les trilles des alouettes, qui montaient de la terre, trompées par la clarté de la lune. On se taisait. Gottfried chantait tout bas un air. Jérémie racontait des histoires étranges de la vie des animaux ; elles paraissaient d'autant plus mystérieuses, qu'il s'exprimait d'une façon brève et énigmatique. La lune se cachait derrière les forêts. On

longeait la sombre masse des collines. Les ténèbres du ciel et de l'eau se fondaient. Le fleuve était sans un pli. Tous les bruits s'éteignaient. La barque glissait dans la nuit. Glissait-elle ? Flottait-elle ? Restait-elle immobile ?... Les roseaux s'écartaient avec un froissement de soie. On abordait sans bruit. On descendait sur la rive, et on revenait à pied. Il arrivait qu'on ne rentrât qu'à l'aube. On suivait le bord du fleuve. Des nuées d'ablettes d'argent, vertes comme des épis, ou bleues comme des pierreries, fourmillaient aux premières lueurs du jour ; elles grouillaient comme les reptiles de la tête de Méduse, se jetant voracement sur le pain qu'on jetait ; elles descendaient autour, à mesure qu'il s'enfonçait, et tournaient en spirales, puis s'effaçaient d'un trait, comme un rayon de lumière. Le fleuve se teintait de reflets roses et mauves. Les oiseaux s'éveillaient les uns après les autres. On rentrait en hâte ; on regagnait, avec les mêmes précautions qu'au départ, la chambre à l'air épais, et le lit, où Christophe, qui tombait de sommeil, s'endormait aussitôt, le corps tout frais de l'odeur des champs.

Tout allait bien ainsi, et on ne se serait aperçu de rien, si Ernst, le frère cadet, n'avait un jour dénoncé les sorties de Christophe : dès lors, elles lui furent interdites, et on le surveilla. Il ne s'en échappait pas moins ; et il préférait à toute autre société celle du petit colporteur et de ses amis. Les siens étaient scandalisés. Melchior disait qu'il avait des goûts de manant. Le vieux Jean-Michel était jaloux de l'affection de Christophe pour Gottfried ; et il le sermonnait de s'abaisser à plaisir en une compagnie aussi vulgaire, quand il avait l'honneur d'approcher l'élite, et de servir les princes. On